« Il faudra peut-être des chrétiens sans religion pour tirer des ruines la vision du Nazaréen »

Golias Hebdo : Vous avez été croyant pendant quelque trente ans. Comment en êtes-vous arrivé à perdre la foi dans vos croyances d'hier ?

Yves St-Arnaud : L'abandon de mes croyances de jeunesse s'est fait si lentement et si progressivement qu'il m'a fallu des années pour que j'en prenne pleinement conscience. Une des raisons est que je n'ai jamais perdu la foi en Jésus de Nazareth, ce visionnaire qui m'a séduit dès l'enfance, au point de vouloir consacrer ma vie à sa vision d'une humanité cimentée par une solidarité universelle. Pour comprendre ce tournant de ma spiritualité, il faut remonter à la source.

Le choix le plus important que j'ai fait dans ma vie s'est produit à l'âge de neuf ans. J'ai gardé le souvenir précis de l'endroit où cela s'est produit, dans la cour de l'école où je terminais mes études primaires. Mes parents me laissaient le choix de l'institution pour mes études secondaires et collégiales. J'ai choisi un collège dirigé par les jésuites. L'élément déterminant a été mon désir de me mettre au service de la vision chrétienne, en devenant prêtre de l'Église catholique. Je suis effectivement entré chez les jésuites et j'y ai passé seize ans. La formation y est très longue. L'accès au sacerdoce est précédé d'un noviciat de deux ans, suivi d'études supérieures en philosophie, puis d'une formation scientifique dans une discipline pour se préparer à l'enseignement. Pour ma part, ce fut cinq ans d'études en psychologie à l'Université de Montréal où j'ai obtenu un doctorat en 1968. Je devais entreprendre alors la formation de quatre ans en théologie pour aboutir au sacerdoce. Après un an de ce nouveau programme d'étude, j'ai informé mes supérieurs que je renonçais à la prêtrise, ayant déjà une profession à exercer en tant que psychologue. On a accepté que je reste membre de la communauté, tout en ouvrant un bureau de consultation avec des collègues laïcs. J'ai quitté pour me marier en 1973.

Ce changement de milieu culturel a eu pour effet de mettre en veilleuse ma pratique et mes croyances religieuses. Pourtant, même si le discours catholique s'est effrité, la vision du Nazaréen n'en a pas été affectée. Et je suis toujours reconnaissant à la religion de m'avoir donné ce que j'ai de plus précieux dans la vie : ma capacité de croire, le courage de renoncer au savoir lorsqu'on affronte les mystères de l'existence. Mon discours a changé, mais l'expérience spirituelle n'a jamais dévié de l'orientation initiale.

G. H. Comment en êtes-vous arrivé à vous réintéresser à l'acte de croire ?

Y. St-A. : Une précision d'abord : l'acte de croire a toujours été central dans ma vie. Je n'ai pas eu à m'y réintéresser. Je distingue ici l'expérience spirituelle et le discours (le credo) qui l'accompagne (ou non). Je reformule donc votre question : *comment suis-je arrivé à me réintéresser à la formulation de ce en quoi je crois ?*

Dans mon cheminement, il y a une continuité parfaite sur le plan expérientiel : essentiellement un abandon confiant à un plus grand que moi et un engagement pour promouvoir une solidarité universelle. C'est le discours qui a changé. Pendant plus de trente ans : abandon à Dieu, soi-disant incarné en Jésus. Après quelque dix ans d'effritement de ce discours original, j'ai d'abord utilisé les étiquettes courantes pour me dire rationnellement agnostique et affectivement athée. J'ai ensuite pris conscience que ces formules ne disaient rien de mon expérience spirituelle : on ne peut faire l'expérience de ce que l'on ne connaît pas ni de ce qui n'existe pas. J'ai entrepris de refaire mon discours en m'inspirant de Baruch Spinoza : « *Dieu c'est-à-dire la Natur*e », me fiant uniquement à

la résonance des mots qui traduisaient mon expérience spirituelle et ma fidélité au programme du Nazaréen. Mon credo, que je décris comme naturaliste (publié sous le titre : *Je crois sans Dieu*, Bellarmin, 2010), se résume à cinq articles qui remplacent les 2864 articles du catéchisme catholique. Il répond à trois questions.

1) *D'où je viens ?* Je crois que je fais partie d'une Nature autosuffisante sans commencement ni fin qui, depuis le big bang, se déploie dans la matière, dans la vie, dans la conscience et dans l'expérience humaine.

2) *Comment je vis ?* Je crois que le sens de ma vie m'appartient, qu'il évolue dans l'action par « essais et erreurs » et trouve sa légitimité dans le consensus social, en l'absence de tout fondement absolu. Je crois que chacun a le droit d'être ce qu'il est et mérite le respect, sans avoir à justifier son existence, tout en étant soumis aux règles que la société se donne pour évoluer. Je crois que je suis solidaire de tous mes semblables, que ce lien de solidarité m'impose d'agir en cohérence avec mon discours, que tout ce que je fais a une influence, impondérable, mais réelle, dans la construction de l'humanité.

3) *Où je vais ?* Je crois que la mort est définitive, qu'il n'y a aucune vie après la mort, que mes traces s'évanouiront et que rien ne m'interdit de quitter la scène à ma convenance.

Le principal facteur de mon évolution spirituelle a été la découverte de la psychologie humaniste (Carl Rogers, Abraham Maslow) lors de mes études en psychologie. Les notions d'empathie et de considération inconditionnelle m'ouvraient une voie beaucoup plus féconde pour suivre les traces de Jésus de Nazareth que celle de la religion.

G. H. : Votre approche nous paraît à débattre dans ce qu'on appelle une quête religieuse et particulièrement chrétienne, allant au-delà du théisme. Comment la caractérisez-vous ?

Y. St-A. : Je crois que mon approche est paradoxale. Contrairement à la plupart des personnes qui ont rompu avec la religion, ce ne fut pas pour moi une révolte. C'est grâce à la religion que j'ai donné un sens à ma vie. Elle m'a immunisé contre le scientisme en développant ma capacité de croire. Elle m'a transmis une vision du monde qui me rend proactif dans la recherche d'une solidarité universelle. En revanche, le fait que j'aie cessé de croire en Dieu après une longue période de ferveur religieuse illustre la volatilité du discours spirituel. Ce n'est pas en réaction au passé que ma spiritualité a évolué, mais en allant de l'avant. Je vivais avec le sentiment que la religion n'était plus au rendez-vous pour suivre ce que des auteurs publiés chez Karthala appellent *la voie de Jésus*. Ce n'est pas Dieu qui allait garantir le succès de cette mission, mais la détermination des humains qui en verraient la nécessité. J'en suis venu à me considérer comme chrétien sans Dieu.

J'ajoute à cela que mon credo naturaliste simplifie ma vision chrétienne, la dépouillant de tous ses dogmes caducs. En tête de liste, la notion de péché (transgression d'une loi divine) qui minait ma relation de solidarité avec mes semblables. Je vivais dans une culture de culpabilité qui transformait les erreurs humaines en fautes punies par Dieu. D'autant plus qu'il suffisait d'une confession ou d'un simple acte de contrition pour obtenir le pardon divin et libérer ma conscience, dissipant le remords, ce sentiment naturel d'avoir mal agi, qui m'incite à m'amender. Lorsque j'obtenais le pardon divin, le tort que j'avais commis à autrui devenait secondaire : Dieu se chargeait de protéger ma victime. Ma vision naturaliste actuelle alimente un sentiment profond de

solidarité et de responsabilité envers tous mes semblables, pour une plus grande fidélité au Maître nazaréen qui m'a mis sur la voie d'une solidarité universelle.

Je me libère aussi de quelques croyances de jeunesse qui ne tiennent plus la route avec ce que nous connaissons aujourd'hui. En voici quelques perles : *« Dieu a tout créé il y a 6 000 ans » ; « l'humanité tient de l'inceste d'un couple unique » ; « dieux et diables se disputent l'humanité » ; « sans l'homme, l'Univers n'a pas sa raison d'être ».*

G. H. : Pouvez-vous nous parler des deux hémisphères de notre cerveau, droit et gauche, qui jouent un rôle complémentaire dans notre démarche de croyants ?

Y. St-A. Le rôle des deux hémisphères du cerveau humain fait l'objet d'un débat. Dans une œuvre magistrale, Iain McGilchrist, psychiatre britannique et spécialiste de la neuro-imagerie, analyse des centaines de cas cliniques résultant de lésions dans l'un ou l'autre de ces hémisphères. Il apporte un fondement neurologique à un changement de paradigme concernant la façon de caractériser l'espèce humaine. Traditionnellement, en Occident, on a caractérisé *l'homo sapiens* par sa capacité de raisonner : l'« *animal rationnel* » (Aristote, Descartes). Les sciences humaines nous proposent une alternative, ce que j'appelle l'« *animal raisonnabl*e ». C'est l'équilibre qu'il maintient entre un système expérientiel et un système rationnel qui caractérise l'être humain : le premier est alimenté principalement par l'hémisphère droit, le second par l'hémisphère gauche.

La relation entre les deux hémisphères peut se comparer à celle de deux frères, parfois complices, parfois querelleurs. Le système expérientiel (perception, émotion, intuition) est l'aîné : il a évolué pendant quelques millions d'années depuis l'apparition sur Terre de notre premier ancêtre, l'australopithèque. Plus récemment, *l'homo sapiens* (âgé tout au plus de trois cent mille ans) a développé une double façon d'appréhender le monde, grâce à son système rationnel. La thèse d'Iain McGilchrist est que chaque système a souvent besoin d'ignorer l'autre pour bien fonctionner.

Ce changement de paradigme a un impact majeur sur la façon de concevoir la croyance. Dans le modèle de l'animal rationnel, elle est souvent présentée comme un « biais cognitif », un obstacle à une pensée rationnelle. Dans le modèle de l'animal raisonnable, seule la capacité de croire permet de donner un sens à ce que la science est incapable d'expliquer : l'origine de notre Univers, denla vie, de la conscience. Sans la croyance, la vie n'aurait aucun sens, car la vérité est habituellement inaccessible, dans les décisions les plus importantes de la vie. Est-il vrai que mon choix de carrière me conviendra, que ma vie en couple avec telle personne sera satisfaisante, que l'enfant que nous mettrons au monde sera en bonne santé ? Si l'on s'interdisait de procréer avant d'avoir analysé toutes les implications de la naissance d'un enfant, l'humanité serait en voie d'extinction. Dans toutes les décisions que je prends, je dois m'en remettre à l'intuition après m'être assuré d'une perception ajustée de la situation. Croire, c'est faire confiance à la vie et lui donner un sens. C'est pourquoi je conclus que la capacité de croire fait la grandeur de l'humanité.

Iain McGilchrist a démontré les effets pervers du paradigme rationaliste sur la santé spirituelle. Après des siècles de domination de l'hémisphère gauche (l'animal rationnel), il propose ni plus ni moins un renversement des priorités. Le titre d'un de ses ouvrages est évocateur : *The Master and his Emissary* (le maître et son émissaire). On a cru longtemps (et encore) que le maître était l'hémisphère gauche, le système rationnel, alors que, dans la vie courante, c'est l'hémisphère droit, le système expérientiel, qui assure notre santé physique, psychologique et spirituelle. Le système rationnel est son serviteur.

G. H. : Pour essayer de comprendre l'histoire du cosmos, du Big Bang et la position d'Einstein et de grands astrophysiciens que vous citez, quel est donc ce « facteur M » que vous proposez ?

Y. St-A. : On ne connaît rien de la Nature au-delà de sa manifestation spatio-temporelle. Le mystère demeure entier, se prêtant à différentes hypothèses scientifiques et à une multitude de visions spirituelles. Ma spiritualité repose sur la reconnaissance d'un facteur M de la Nature, M pour mystère (dans son sens le plus large) : « *Ce qui ne peut être expliqué par l'esprit humain* ». Je crois que ce facteur M était actif dans l'état primordial (pré-big bang) de la Nature, qu'il est possiblement actif dans d'autres univers et qu'il soutient, dans le nôtre, l'émergence de la vie et de la conscience.

Il est impossible de déterminer la nature de ce facteur M. Les seuls termes qui lui conviennent commencent par *« in* », indiquant ce qu'il n'est pas : imperceptible, immatériel, inaccessible, incompréhensible, inconcevable, inconnu, indéfinissable, indescriptible, ineffable, inobservable, insondable, invisible, et pourtant indéniable. La capacité de croire permet non seulement de reconnaître le facteur M, mais aussi d'imaginer ce qu'il pourrait être : on donne libre cours au ressenti, à l'imagination et à l'intuition pour donner un sens à ce que l'on ne peut expliquer. Inutile de dire que la Vérité n'a pas sa place dans ce discours.

Deux voies spirituelles sont ouvertes lorsqu'on s'interroge sur la Nature. On peut à la façon des mystiques reconnaître et accepter le mystère (facteur M) en silence, renonçant à le comprendre et à le caractériser. On peut aussi, c'est le choix des religions, se le représenter en y projetant l'expérience humaine. Pour s'approprier le mystère, la créativité est sans limite. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir un dictionnaire des noms de divinités qui comporte plus de 8 000 entrées (et plus de 10 000 variantes), la première étant « Âa » en Égypte, et la dernière « Zvezda » chez les peuples slaves, en passant par « Aditi » en Inde, « Bon Dieu » dans les Caraïbes, « Jupiter » chez les Romains et les Grecs, « Kannon » au Japon, « Yahvé » dans la bible, etc. On dénombrait en 2023 quelque 4 000 religions à travers le monde. Je préfère m'en tenir au silence auquel nous invitent les mystiques.

De grandes traditions spirituelles ont reconnu l'impossibilité de définir ce facteur M : c'est le sens du tétragramme juif YHWH impossible à prononcer. D'autres spiritualités ont l'équivalent, tel le Tao qui ordonne le monde et en maintient l'harmonie. Il est indéfinissable et il échappe totalement à l'entendement humain.

G. H. : Votre chapitre 4 propose sept indices clés d'une croyance saine. Dites-nous-en un peu plus sur ce chapitre capital.

Y. St-A. : J'ai toujours eu le sentiment qu'il y a des croyances malsaines, incluant certaines que j'ai vécues, sans pouvoir nommer les indices sur lesquels s'appuyait cette intuition. Mon cheminement spirituel et mes recherches m'ont permis de répondre à la question que je pose au début de mon livre : *à quels signes puis-je reconnaître que ma croyance est saine ou malsaine ?*

La formulation de mes indices s'appuie sur un essai (en voie d'achèvement) entrepris il y a plus de quatre ans, en collaboration avec mon ami Jocelyn Giroux. Nous y proposons sept « marqueurs de santé psychosociale ». L'idée m'est venue de les appliquer au domaine de la spiritualité, après avoir lu deux ouvrages qui prétendent fournir des preuves scientifiques de l'existence de Dieu, une entreprise qui me paraissait malsaine. Je les commente dans l'annexe de *L'art de croire*. Mon point

de départ a été une rétrospective sur plusieurs de mes croyances de jeunesse qui me sont apparues malsaines avec le temps. Plutôt que de résumer mon chapitre 4, je vais introduire mes indices par la négative, en citant sept exemples de mes anciennes croyances malsaines qui m'y ont conduit.

Une croyance non ressentie. Lors de mes années de noviciat chez les Jésuites, je ne ressentais aucune résonance à l'idée que la Vierge Marie aurait pu s'élever vers le Ciel avec son corps (le dogme de l'Assomption). Ce doute m'obsédait. Mon conseiller spirituel m'a mis en garde contre le péché d'orgueil. Je me suis dit qu'il me fallait désormais ignorer ce que je ressentais pour consolider ma foi. À partir de cet instant, le doute expérientiel a été banni. Sur plusieurs points, mon credo est devenu intellectuel (sans résonance psychoaffective) : je devais croire parce que cela faisait partie de la Vérité révélée dont l'Église se portait garante. Il a fallu que ma subjectivité reprenne ses droits pour que je me libère de cette conception aseptisée et malsaine de la croyance. Cette expérience a contribué à la formulation de mon premier indice : une croyance ressentie, basée sur la résonance psychoaffective.

Une croyance non partagée. Lorsque j'étais étudiant, j'ai été agressé sexuellement par un religieux que j'admirais et qui avait contribué à mon engagement religieux. Le choc a été terrible. Non seulement je cherchais des raisons de l'excuser, mais je me suis convaincu que j'avais une part de responsabilité pour cet acte répréhensible. Là où ma croyance a dévié, c'est lorsqu'un long processus de rationalisation m'a conduit à croire que Dieu me demandait de ne pas dénoncer mon agresseur. En outre, je devais garder cette conviction secrète et ne pas la partager avec qui que ce soit. Je relisais l'Évangile et je sélectionnais tous les passages à l'appui de ma rationalisation. « *Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés* » (Luc 6,37), « *Cessons de nous juger les uns les autres* » (Romains 14,13). Je concluais : Dieu me demande de me taire. Je considère aujourd'hui que la seule façon de valider mes croyances est de les partager. Il va de soi que ma communauté de foi doit elle-même s'en tenir à des croyances saines.

Une croyance non autonome. La plus grande menace pour ma santé spirituelle a été d'occulter ma propre conscience en me soumettant à des commandements censés venir de Dieu. Ce que les prêtres me disaient avait préséance sur mon propre jugement, d'autant plus que je devais m'accuser d'orgueil si j'osais rouspéter. La notion de péché mortel est pleine de paradoxes : « *Suivant le catéchisme de l'Église catholique, un péché est mortel s'il a pour objet une "matière grave" et s'il est commis en pleine conscience, avec un entier consentement ». Et qui décide de « la matière grave* » ? L'Église. Comment a-t-on pu imaginer un Dieu qui, au lieu de sourire en voyant un jeune s'éveiller à la sexualité, est tellement furieux qu'il le condamne à l'enfer ? Et pour ce qui est des autres conditions d'un péché mortel, peut-on penser que celui qui s'en accuse a vraiment agi « *en pleine conscience avec un entier consentement* » ? C'est ce que je croyais lorsque je me confessais. J'aurais pu avouer ma faute en verbalisant ce qui était implicite : « *mon père, j'ai commis le péché de gourmandise (un des péchés capitaux), sachant que c'est une faute grave qui offense Dieu. J'étais pleinement conscient de mettre en péril ma vie éternelle, mais c'est vraiment ce que j'ai choisi de faire* ». Tout prêtre un peu sensé m'aurait répondu : « *vraiment ?* » Et j'aurais sans doute bafouillé s'il m'avait demandé : « *Pourquoi avez-vous choisi consciemment d'offenser Dieu en vous empiffrant le jour de votre anniversaire ?* » Ce qu'il y avait de plus malsain dans cette croyance, c'est qu'elle me privait de toute autonomie sur le plan éthique, le jugement de l'Église ayant préséance sur ma propre conscience. C'est ce qui m'a conduit à la formulation de mon troisième indice : une croyance autonome, objet d'un choix personnel.

Une croyance désincarnée. Malgré l'assainissement progressif de la vie en communauté que j'ai connue, il persistait une méfiance envers le corps. La santé de l'âme avait la priorité, et tout plaisir déclenchait une alerte : attention à la colère, gare à la cupidité, ne pas céder à la luxure. En contrepartie, la souffrance était bien accueillie, nous associant à l'agonie du Christ. La mortification faisait ainsi partie du chemin vers la sainteté. Je ne citerai qu'un relent de cette époque de méfiance. Lorsque j'étais au noviciat de jésuites, on nous offrait un cilice que nous pouvions porter et un fouet avec lequel nous pouvions nous flageller à certains jours de pénitence du calendrier liturgique, en signe d'expiation pour nos péchés. C'est pour éviter de tels comportements malsains que j'ai formulé mon quatrième indice : une croyance incarnée qui favorise l'épanouissement du corps et valorise le plaisir comme principal mécanisme d'autorégulation d'une vie saine.

Une croyance faussement bienveillante. Si la vision du Nazaréen d'un « amour universel » reste au cœur de ma spiritualité, j'ai dû en revanche me débarrasser de bien des illusions. J'ai rapidement constaté que l'obligation que je m'imposais d'aimer tout le monde avait des effets pervers. J'ai vécu un événement d'amour malsain lorsqu'après avoir subi de graves préjudices à la suite d'une diffamation, je m'interdisais de me défendre au nom des béatitudes, tout en m'accusant en confession de manquement à la charité pour n'avoir pas réussi à refouler ma colère et pour ne pas avoir « tendu l'autre joue ». Toute mon énergie agressive était étouffée en raison de cet idéal de charité chrétienne mal compris. J'en suis arrivé à croire qu'une croyance pour être bienveillante doit reposer sur l'estime de soi et qu'il est malsain de subordonner son bien vivre à celui d'autrui.

Une croyance paralysante. Avant de m'engager dans la spiritualité ignacienne - contemplatif dans l'action -, j'ai connu une période où j'avais tendance à me désister de mes responsabilités en me réfugiant dans la prière. Une compréhension malsaine de la providence divine justifiait ma passivité. J'en donne un exemple. Au cours de ma dernière année d'étude collégiale, j'avais 19 ans, j'ai été témoin d'une injustice flagrante. Notre professeur d'histoire, un laïc que nous estimions beaucoup, a été congédié sous prétexte qu'il exerçait une mauvaise influence sur nous par ses critiques de la religion. Des étudiants ont proposé de signer une pétition pour protester contre son renvoi. Pour des raisons que j'ose à peine affronter lucidement, j'ai refusé. S'il ne s'agissait que d'un geste banal de lâcheté, il ne mériterait pas que je le mentionne. Mais c'est la justification que je me donnais sur le plan religieux qui indique une croyance malsaine. J'étais convaincu qu'il me suffisait de prier Dieu, pour qu'il règle ce problème, et que je devais faire confiance à ses représentants en la matière. La spiritualité ignacienne que j'ai adoptée plus tard m'a fait comprendre combien il était malsain de me réfugier dans la prière plutôt que d'intervenir lorsque je pouvais le faire. Il en est résulté un sixième indice : une croyance saine se doit d'être proactive.

Une croyance non raisonnable. Je pourrais multiplier les exemples de dialogues malsains que j'ai eus avec des interlocuteurs non croyants pendant ma période de ferveur religieuse. Tout observateur impartial aurait perçu le dogmatisme sous-jacent à mon discours. Un autre effet malsain était l'hypocrisie : j'affirmais en public que mon intention n'était pas de convertir qui que ce soit, alors que je priais secrètement pour que mes interlocuteurs se convertissent au vrai Dieu. J'ai conclu qu'une croyance saine se devait d'être raisonnable : fondée sur une résonance, partagée par une communauté crédible, exempte de toute incohérence, sans contradiction avec les conclusions scientifiques, et non dogmatique.

G. H. : Comment voyez-vous l'avenir du christianisme aujourd'hui, dans un monde en grande évolution, plein de contradictions et de menaces, à côté de ses promesses pour les jeunes ?

Y. St-A. : C'est une question difficile, je ne me sens pas habilité à prédire l'avenir. Je ne peux que m'appuyer sur ce qui est au cœur de ma spiritualité sans Dieu. Il me faut d'abord distinguer le christianisme comme religion et la vision de Jésus sur ce que peut devenir l'humanité.

Je crains que la religion traditionnelle ait épuisé son espérance de vie. Elle s'est autodétruite. Issue d'un homme qui ne fut pas chrétien, qu'on a fait Dieu comme c'était la coutume pour honorer les grands de ce monde, elle a voulu dominer le monde. Le credo catholique est devenu un cri de ralliement pour tuer les mécréants et brûler les hérétiques, une arme virtuelle pour contrôler par la peur le peuple, les rois et les empereurs. Il faudra peut-être des chrétiens sans Dieu et sans religion pour tirer des ruines la vision du Nazaréen.

En revanche, je suis convaincu que la vision de Jésus aidera toujours l'humanité à se réorienter vers une solidarité universelle, même s'il fallait créer une HUMANITÉ 2.0, après une autodestruction massive qui aura réduit la population mondiale à des dimensions plus favorables.

J'ai traduit ma foi en Jésus par ce message semi-poétique que je lui adressais, dans un moment d'impatience :
Jésus.
D'une vision mystique, tu nous as livré une semence de solidarité universelle.
Tu l'as codée dans une formule qui veut tout dire, mais ne dit rien : aimer son semblable, incluant son ennemi.
Tu aurais dû savoir que l'amour humain est sélectif : ton disciple bien-aimé, Marie-Madeleine.
Ta formule a été mal décodée : aimer l'âme, sacrifier le corps, vivre pour l'au-delà.
Ta semence a été corrompue par l'engrais religieux, mêlé de cyanopolitique.
Je te propose un décodage qui me semble plus réaliste pour extraire de ta formule le gène d'une solidarité universelle :
Aimer une personne, c'est viser à ce qu'elle se sente bien en ma présence, d'être ce qu'elle est (pas nécessairement de ce qu'elle fait) (ou l'éviter si j'en suis incapable, laissant à d'autres le soin de l'aimer comme elle le mérite).

Propos recueillis par la rédaction de Golias ; Golias Hebdo n° 890 ; semaine du 27 nov. au 3 décembre 2025